

même, dit le jeune homme ; j'en aurai la force, j'espère. Seulement, donnez-moi un crayon au lieu d'une plume.

Danton tira de sa poche un petit portefeuille, de ce petit portefeuille un crayon, et déchirant une page blanche :

— Tenez, monsieur, dit-il, écrivez.

Le jeune homme prit le crayon, et avec une force de volonté inouïe, malgré la sueur qui coulait à larges gouttes de son front, malgré les gémissemens que ne pouvaient retenir ses dents serrées, il écrivit quelques lignes qu'il remit à Danton.

Mais cette action, si simple qu'elle fût, avait épuisé ses forces, et il retomba presque évanoui sur l'oreiller.

Marat entendit ce soupir ou plutôt ce gémissement, et s'avançant vers le lit :

— Voyons, dit-il, qu'avons nous à faire ici ?

Le jeune homme fit un mouvement, comme pour éloigner sa jambe blessée de Marat, dont l'aspect n'était pas fait pour inspirer une foi bien robuste.

En effet, Marat, dans son costume de nuit, avec son mouchoir noué sur sa tête, nous dirons presque sur ses yeux, Marat avec son nez blafard et oblique, ses yeux ronds, sa bouche insolente, ne faisait pas à Christian l'effet d'un Esculape bien divin.

— Je suis blessé, se disait-il en lui-même ; il y a même plus ; j'eusse désiré être tué, mais je n'aimerais pas à être estropié.

Cette idée se formulant de plus en plus nette dans son cerveau, Christian arrêta le bras de Marat, au moment où celui-ci s'appretait à visiter la blessure.

— Pardon, monsieur, dit-il d'une voix calme et douce, je souffre, mais cependant je désire ne point me livrer à la médecine comme un désespéré. Je vous recommanderai donc de ne tenter sur moi aucune opération, entendez-vous bien, aucune, avant de m'avoir donné une consultation ou de m'avoir demandé mon avis.

Marat releva brusquement la tête ; à l'aspect de ce visage empreint de noblesse et de douce sérénité, il resta immobile, inerte, muet, comme frappé à la fois à la tête et au cœur.

Il était évident que ce n'était pas la première fois que Marat voyait ce jeune homme, et que sa vue éveillait en lui quelque sentiment dont il ne pouvait pas se rendre compte à lui-même.

— Vous m'avez entendu, monsieur, reprit Christian, prenant cette hésitation du médecin

pour le pire de tous les symptômes, celui de l'ignorance inquiète.

— Oui, je vous ai entendu, mon jeune monsieur, dit Marat d'une voix presque tremblante ; mais vous ne supposez point que je vous veuille du mal ?

Christian fut frappé à son tour de l'opposition qu'il y avait entre ce visage hideux et ces sentimens de bienveillance, bienveillamment exprimés.

— Qu'est-ce que cet instrument, monsieur ? demanda-t-il à Marat, en lui montrant l'outil qu'il tenait à la main.

— C'est une sonde, monsieur, répliqua le chirurgien, l'œil de plus en plus timide, le regard presque attendri.

— Je croyais que d'habitude cet instrument était d'argent.

— Vous avez raison, monsieur, dit Marat, et prenant à pleines mains la trousse et les outils qu'elle avait dégorés sur la table, il sortit de la chambre et alla chercher dans son cabinet une collection d'outils de la plus fine trempe et arrangés dans un nécessaire qui valait à lui seul, et en dehors des instruments qu'il contenait, le double de la première trousse et des premiers outils tout ensemble. C'était un cadeau de monsieur le comte d'Artois, en échange d'un livre que Marat lui avait dédié.

Marat se rapprocha du lit du blessé, mais cette fois avec une sonde d'argent.

— Monsieur, lui dit Christian, mal rassuré encore, malgré l'empressement mis par Marat à changer sa sonde d'acier en une sonde d'argent, je vous ai parlé d'une consultation ; j'entends par consultation non-seulement votre opinion à vous, dont certes je ne discute pas la valeur, mais encore celle d'un ou deux de vos confrères ayant autorité.

— Ah ! c'est vrai, dit Marat avec un sentiment d'amertume qu'il ne put cacher : moi, je n'ai pas de nom, je n'ai pas d'autorité, je n'ai que le talent.

— Je ne le révoque point en doute, monsieur, mais lorsqu'il s'agit d'une blessure aussi grave que la mienne, je crois que trois avis valent mieux qu'un.

— Soit, monsieur, dit Marat, nous avons dans le quartier du faubourg Saint-Honoré, le docteur Louis, et rue Neuve-du-Luxembourg, le docteur Guillotin. Ces deux noms vous paraissent-ils une garantie suffisante ?

— Ce sont des noms connus et vénérés.

— Je vais donc les envoyer chercher.

— Oui, monsieur, s'il vous plaît ainsi.

— Mais s'ils sont d'un autre avis que moi, dit Marat, prenez garde.

— Vous serez trois, messieurs, la majorité décidera.

Et Marat, doux et obéissant à la voix de ce blessé qui paraissait avoir une si grande influence sur lui, s'approcha de la porte, appela un des palefreniers, et, lui indiquant l'adresse des deux chirurgiens, lui donna l'ordre d'aller les chercher et de ne pas revenir sans eux.

— Maintenant, monsieur ; dit-il au jeune homme, maintenant que vous voilà certain que rien ne s'opérera sans notre triple concours, laissez-moi au moins visiter la blessure et m'occuper du pansement préparatoire.

— Oh ! pour cela, faites, monsieur, dit Christian, faites.

— Albertine, dit Marat, prépare de l'eau fraîche et des compresses.

Puis revenant à Christian :

— Allons, monsieur, dit-il, du courage, je vais sonder la plaie.

— L'opération est-elle bien douloureuse ? demanda Christian.

— Oui, monsieur, mais en même temps elle est indispensable, et soyez tranquille, j'y emploierai toute la légèreté de ma main.

Christian ne répondit qu'en livrant sa jambe au chirurgien.

— Surtout, monsieur, dit Christian, ne me cachez rien.

Marat s'inclina en signe d'adhésion et commença l'opération.

À l'introduction de la sonde dans la plaie, qui se rougit aussitôt d'une écume sanglante, Christian pâlit, mais moins que le chirurgien.

— Vous ne criez point ? lui dit Marat ; criez, criez, je vous en prie.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que cela vous soulagera, et que, ne vous entendant point crier, je suppose que vous souffrez plus encore peut-être que vous ne souffrez réellement.

— Pourquoi crierais-je ? dit Christian, puisque vous faites de votre mieux, et qu'en effet votre main est plus légère que je ne l'espérais ? Ne craignez donc rien, monsieur, continuez.

— Mais, en même temps, le jeune homme porta à ses lèvres un mouchoir qu'il mordit à belles dents.

L'opération dura une demi-minute à peu près.

Puis Marat, le front soucieux, retira la sonde de la blessure et appliqua sur la plaie une compresse d'eau froide.

— Eh bien ? demanda le jeune homme.

— Eh bien ? dit Marat, vous avez désiré une consultation ; mes deux collègues vont venir, attendons.

— Attendons, dit le jeune homme, laissant retomber sur l'oreiller sa tête de plus en plus pâissante.

XXXV.

LA CONSULTATION.

L'attente ne fut pas longue ; le docteur Louis arriva au bout de dix minutes, et le docteur Guillotin au bout d'un quart d'heure.

Christian salua l'entrée des deux médecins d'un doux et triste sourire.

— Messieurs, dit-il, je viens de recevoir une blessure grave, et, comme je suis page de Son Altesse Royale monseigneur le comte d'Artois, je me suis fait apporter à ses écuries, où je savais trouver un chirurgien. Maintenant, quelle que soit la confiance que j'aie dans monsieur, j'ai voulu avoir votre opinion sur ma blessure avant de rien décider.

Guillotin et Marat se saluèrent comme deux hommes de connaissance, tandis que, au contraire, le docteur Louis et Marat se saluaient comme deux étrangers.

— Examinons la blessure, dit Guillotin.

— Passez-moi votre sonde, monsieur, dit le docteur Louis.

Un frissonnement passa dans les veines du jeune homme à l'idée qu'on allait recommencer l'opération qui l'avait tant fait souffrir, et que cette fois l'opération serait tentée par la main tremblante d'un vieillard.

— C'est inutile, dit vivement Marat, j'ai sondé la plaie, et je puis vous donner tous les renseignemens que vous désirez sur l'état de la blessure et le chemin qu'a fait la balle.

— Alors, dit le docteur Louis, passons dans la chambre à côté.

— Pourquoi, messieurs ? demanda Christian : pour que je n'entende pas ce que vous allez dire ?

— Pour ne pas vous effrayer inutilement, monsieur, par des mots qui, dans votre imagina-

tion, prendraient une autre signification peut-être que celle qui leur est propre.

— N'importe, messieurs, dit Christian, je vous prie que tout se passe devant moi.

— Et il a raison, dit Marat ; c'est mon désir, à moi aussi.

— Soit, dit le docteur Louis.

Puis en latin :

— Quel est l'état de la blessure ? demanda-t-il.

Marat avait répondu dans la même langue, mais avec un pâle sourire.

— Messieurs, dit Christian, je suis Polonais, et le latin est presque ma langue maternelle ; si vous ne voulez pas que j'entende votre dissertation, il faudrait donc parler une autre langue. Seulement, je vous préviens que je parle à peu près toutes les langues que vous pouvez connaître et parler vous-mêmes.

— Parlons donc en français, dit Guillotin ; d'ailleurs, le jeune homme paraît franc et résolu.

Puis se retournant vers Marat.

— Allons, confrère, continua-t-il, parlez, nous écoutons.

— Mais à ces mots : « Je suis Polonais », Marat avait semblé si étrangement ému, qu'à peine pouvait-il articuler.

Il essuya son front couvert de sueur, regarda le jeune homme avec une indéfinissable expression d'angoisse, et, secouant la tête comme s'il eût repoussé une idée qui l'envahissait malgré lui.

— Messieurs, dit-il, comme vous voyez, la balle a pénétré au tiers supérieur de la cuisse ; elle est arrivée directement sur l'os et s'est amortie sur cet os en le brisant ; mais comme elle a frappé au point extérieur, elle a dévié légèrement et s'est logée entre l'os et les muscles. On la sent avec la sonde.

— Grave ! murmura le docteur Louis.

— Très grave, répéta Guillotin.

— Oui, très grave, reprit Marat.

— Y a-t-il des esquilles ? demanda Guillotin.

— Il y en a, dit Marat ; j'en ai retiré deux en ramenant la sonde.

— Très grave ! répéta Louis.

— Au reste, dit Marat, pas d'hémorragie, par conséquent, autant qu'on en peut juger, pas de lésions de gros vaisseaux ; quant à l'artère fémorale, elle était par sa position, en dehors de

l'atteinte du projectile, la balle s'avancant obliquement de dedans en dehors de la cuisse.

— Dès que l'os est fracturé, dit le docteur Louis, en regardant son confrère...

— Il n'y a plus qu'à pratiquer l'amputation, dit Guillotin.

Marat pâlit.

— Pardon, docteur, dit-il, mais réfléchissez bien ; pour une simple fracture, la résolution est terrible.

— Je crois l'amputation urgente, répéta le docteur Louis.

— Voyons, pourquoi cela ? dit Marat ; je vous écoute, et avec le respect que je dois à l'auteur du beau *Traité des blessures par les armes à feu*...

— Pourquoi ? — Parce que, 1^o dans quelques jours va se développer une violente inflammation ; cette inflammation produira une excessive tension des chairs ; par le fait de cette tension, il y aura étranglement des parties ; le sujet est jeune, vigoureux, le débridement sera impuissant à arrêter l'étranglement, de là la gangrène ; 2^o dans cette inflammation, les esquilles seront comprimées ; elles agaceront les filets nerveux ; cet agacement produira des douleurs insupportables, et ces douleurs amèneront probablement le tétanos ; on ne conservera donc pas le membre et l'on tuera l'individu ; enfin, 3^o, en supposant qu'on évite la gangrène et le tétanos, le malade reste exposé à une suppuration qui l'affaiblit au plus haut degré ; supposez qu'alors vous soyez obligé de couper la cuisse, le malade meurt dans l'opération.

— Je ne nie rien de tout cela, dit Marat ; mais cela ne paraît pas encore une raison suffisante pour enlever le membre ; vous avez mis les choses au pire, vous les avez poussées au dernier degré, docteur ; quant à moi, j'espère mieux de la blessure.

— Mais enfin, comment comptez-vous combattre l'inflammation ? Débriderez-vous la plaie ?

— Non, car débrider la plaie, c'est greffer une nouvelle blessure sur une ancienne, et c'est augmenter l'inflammation au lieu de la diminuer.

— C'est l'avis de J. Belle, qu'il faut toujours débrider la plaie, dit le docteur Louis.

— Mais ce n'est pas celui de Hunter, répondit Marat.

— Voyons vos moyens de combattre l'inflammation générale dans un sujet qui, je le répète, est jeune et vigoureux.

— S'il est jeune et vigoureux, dit Marat, nous lui tirerons du sang.

— Bon pour l'inflammation générale, mais il restera l'inflammation locale.

— Nous lui ferons, si je puis m'exprimer ainsi, une saignée de calorique.

— Vous voulez dire que vous le traiterez par l'eau froide.

— C'est un moyen qui m'a plus d'une fois réussi.

— Mais les esquilles ?

— Il n'y a pas à s'en occuper : au fur et à mesure qu'elles se présenteront, nous les arracherons, toutefois bien entendu que nous pourrions le faire sans danger pour le malade.

— Mais, la balle ! la balle ! insista le docteur Louis.

— Sans doute, il faut au moins l'extraire, dit Guillotin.

— La balle viendra d'elle-même.

— Et comment cela ?

— La suppuration la poussera au dehors.

— Mais il est impossible, vous le savez bien, de laisser un corps étranger dans la plaie.

— Un corps étranger, et surtout s'il se compose de plomb, n'est pas nécessairement mortel.

— Mais où donc avez-vous vu cela ? s'écria le docteur Louis.

— Je vais vous le dire, reprit Marat. Voici ce qui m'est arrivé un jour en Pologne : Je chassais, j'ai toujours été un médiocre chasseur ; d'ailleurs la chasse est un plaisir cruel, et avant tout je suis humain.

Les deux médecins s'inclinèrent.

— Eh bien ! donc, un jour que je chassais, je pris un chien pour un loup et je lui envoyai trois chevrotines ; l'une d'elles se logea dans les muscles lombaires, l'autre s'aplatit sur la tête de l'humérus, la troisième brisa une côte. Je pus extraire cette dernière ; la seconde sortit elle-même de la plaie au bout de dix jours ; la troisième demeura dans les chairs, mais ne causa aucun accident. Eh bien ! pourquoi la nature, qui est la même pour tous les animaux, ne ferait-elle point pour l'homme ce qu'elle a fait pour le chien ?

Le docteur Louis demeura un instant pensif.

Mais tout à coup :

— Prenez garde, monsieur, ce que vous venez d'exposer là n'est qu'une observation personnelle ; c'est un fait remarquable, curieux, mais la science ne s'appuie pas sur des exceptions. Mon avis est que vous risquez la vie du blessé en

appliquant une théorie qui est en opposition avec toute la science chirurgicale depuis Ambroise Paré jusqu'à J. L. Petit.

Marat s'inclina avec une fermeté calme.

Mais le docteur Louis insista.

— Je prends la chose sur moi, dit Marat.

— Faites attention, monsieur, répliqua le docteur Louis. La chirurgie se relève depuis peu de temps ; les chirurgiens, barbiers et fraters hier encore, ont besoin de faire respecter leur état, et le moyen de le faire respecter, c'est de ne rien hasarder, c'est de se montrer avare de la vie des individus, c'est de guérir enfin.

— Monsieur, dit Marat, je reconnais la justesse de vos paroles, la sincérité de votre opinion, mais vous avez un trop grand respect du bonnet et de la robe ; moi, je mets la conscience au-dessus de l'usage.

— Mais si l'homme meurt, que deviendra votre conscience qui aura agi contrairement à toutes les traditions scientifiques et contre l'opinion de tous les hommes dont l'expérience fait loi ?

— Il y a, répondit Marat, deux lois qui, à mon avis, priment celles de l'expérience : l'une est la loi de l'humanité, l'autre celle du progrès. En somme, la chirurgie n'est pas destinée à faire seulement de belles opérations. Que signifie le mot chirurgie ? *Secours de la main*. Que la main soit donc un secours et le bistouri un médicament. Je ne me dissimule pas la témérité de l'acte, mais je le prends sur moi. Oh ! excusez-moi, docteur, mais il y a une compensation à la laideur de mes yeux, c'est leur bonté. Eh bien ! je vois d'ici le jour où la chirurgie aura fait un grand progrès ; la chirurgie qui coupe n'est qu'un art, la chirurgie qui guérit est une science.

— Je comprendrais encore votre obstination, monsieur Marat, dit le docteur Louis, si la blessure était au bras ; mais une fracture d'arme à feu à un membre inférieur.

— Je prends la responsabilité, monsieur, répéta Marat.

A ce mot, qui tranche tout dans les consultations chirurgicales, les deux docteurs s'inclinèrent, et Guillotin tendit la main à Marat avec une véritable sympathie.

— Puissiez-vous réussir ! dit-il : je vous souhaite un succès de tout mon cœur !

— Je le souhaite, mais j'en doute, ajouta le docteur Louis.

— Et moi, j'en réponds, dit Marat.

Et il reconduisit jusqu'à la porte les deux doc-

teurs, lesquels, avant de se retirer, déclarèrent une dernière fois qu'ils laissaient toute la responsabilité du traitement à leur collègue, le médecin des écuries de son Altesse Royale monsieur le comte d'Artois.

Cette longue discussion, au lieu d'abattre le jeune homme, avait exalté ses forces. Marat, en venant à lui, le retrouva l'œil ardent de fièvre.

Il tendit ses deux mains au docteur, dans un élan de reconnaissance.

— Monsieur, lui dit-il, recevez tous mes remerciemens pour la manière dont vous avez défendu ma pauvre jambe. Si je la garde, c'est à vous que je la devrai et je vous en aurai une reconnaissance éternelle. Si les accidents prédits par ces messieurs se déclarent et amènent la mort, eh bien! j'en mourrai avec la conviction que vous aurez fait tout ce qu'il était possible de faire pour me sauver.

Marat prit les deux mains que lui tendait le jeune homme avec un tremblement si sensible, que le blessé le regarda étonné. Ce regard demandait visiblement la cause d'une pareille émotion, assez rare en général chez les médecins et surtout chez les médecins de la trempe du nôtre, pour que le blessé le remarquât.

— Monsieur, demanda Marat, n'avez-vous pas dit que vous étiez Polonais?

— Oui, monsieur.

— Où êtes-vous né?

— A Varsovie.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-sept ans.

Marat ferma les yeux et passa la main sur son front, comme fait un homme près de se trouver mal.

— Vous avez votre père? dit-il.

Et ses yeux dévorèrent d'avance la réponse qui allait sortir des lèvres du blessé.

— Non, monsieur, répondit-il, mon père était mort avant ma naissance, et je ne l'ai jamais connu.

A ces mots, Marat devint plus pensif mais en même temps plus empressé que jamais. Il présenta à Christian une boisson légèrement aromatisée pour combattre les spasmes et l'engourdissement nerveux, et procéda lui-même à un appareil singulier, à l'aide duquel il espérait combattre à la fois l'inflammation et le tétanos. C'était une espèce de fontaine qu'il fixa le long de la muraille, et qui, à l'aide d'un fétu de paille, devait laisser tomber goutte à goutte une eau

glacée sur la plaie couverte d'une simple compresse.

Le jeune homme regardait faire avec un étonnement mêlé de reconnaissance. Il était si visible que tous ces empressemens, tous ces soins étaient en dehors des habitudes de Marat, que celui qui en était l'objet ne pouvait s'empêcher d'en être profondément étonné.

— Ainsi, monsieur, lui dit Christian, vous ne vous occupez pas autrement de la balle?

— Non, répondit Marat, mieux vaut la laisser où elle est, puisqu'elle n'adhère pas à l'os, que d'essayer de l'extraire, car, en allant à sa recherche, je m'exposerais à provoquer de graves accidens, à détruire, par exemple, un de ces caillots salutaires que la nature ingénieuse, cette bonne mère, le meilleur de tous les médecins, ne manquera pas de former. Non, de deux choses l'une, ou la balle descendra de son propre poids, et un beau jour nous n'aurons qu'à ouvrir la peau pour l'extraire, ou si elle nous gêne, nous ferons une incision sur le point le plus rapproché, et nous l'irons chercher où elle est.

— Soit, dit le jeune homme, faites comme vous l'entendez, monsieur; je me livre entièrement à vous.

Marat parut respirer.

— Ah! dit-il avec un sourire presque tendre, vous ne vous défiez donc plus de moi?

Le jeune homme fit un mouvement.

— Oh! continua Marat, ne le niez point, tout à l'heure vous n'étiez pas rassuré sur mon compte.

— Excusez-moi, monsieur, dit Christian, je ne vous connaissais pas, et sans douter de votre talent...

— Le fait est, continua Marat, se parlant à moitié à lui-même et parlant moitié au jeune homme, que, ne me connaissant point, ce n'était pas ma mine qui pouvait vous rassurer, car on dit que je suis laid, et, quand je me regarde, je suis forcé de me ranger à l'avis de ceux qui disent cela. Ce n'est pas mon costume: je suis peu attrayant en costume de nuit. Ce n'est pas ma réputation: eh! eh! Je n'en ai pas. Et cependant, vous voyez que je sais défendre les jambes contre ceux qui veulent les couper. Et cependant continua-t-il avec une espèce de mélancolie qui n'était pas étrangère à cette organisation pleine de contrastes, j'ai plus vu, plus travaillé qu'eux tous. Qu'est-ce donc alors, monsieur, qui vous a rassuré en moi?

— Eh bien! c'est votre changement à mon

égard, c'est votre effroyable rudesse changée en une douce bienveillance. Lorsque je vous ai vu entrer, remuant à pleines mains ces effroyables outils, je vous ai pris bien plutôt pour un boucher que pour un médecin. Maintenant, au contraire, vous êtes empressé près de moi comme serait une femme, et vous me regardez comme un père regarderait son enfant. Celui que l'on regarde ainsi, on ne veut pas le faire souffrir.

Marat se détourna. Qu'essayait donc de cacher ce cœur amer et dédaigneux? Était-il honteux de ses bons sentimens, comme un autre l'eût été des mauvais! ou bien se passait-il au fond de cette âme sombre quelque chose d'insolite qu'il voulait dérober à tous les yeux?

En ce moment un bruit se fit entendre dans l'antichambre, pareil à celui d'une personne qui accourt avec empressement, et une femme s'élança du corridor, en criant d'une voix étouffée:

— Mon fils! mon Christian! où est-il? où est-il?

— Ma mère! cria le jeune homme en se soulevant sur son lit et étendant les deux bras vers celle qui accourait.

En même temps la haute stature de Danton se dessinait dans l'ouverture de la porte comme dans un cadre trop étroit pour lui.

Il cherchait des yeux Marat, qui, à la vue de cette femme et au premier mot qu'elle avait prononcé, avait jeté un cri et s'était reculé dans le coin le plus obscur de l'appartement.

XXXVI.

OU DANTON COMMENCE A CROIRE QUE LE ROMAN DU JEUNE POTOCKI N'EST PAS UN ROMAN, MAIS UNE HISTOIRE.

Le blessé avait, pour s'élançer de corps et d'âme au-devant de sa mère, compté sur les forces qu'il n'avait point; de sorte qu'il retomba presque évanoui sur son oreiller.

La mère jeta un cri, demanda du secours, mais Danton seul s'approcha d'elle et la rassura en lui montrant son fils qui rouvrait les yeux, en même temps qu'elle sentait ses deux bras revivre autour de son col.

Quant à Marat, il n'avait pas bougé et semblait, de l'angle obscur où il s'était réfugié, dévorer des yeux le tableau que formaient devant lui cette mère et cet enfant.

La mère était une femme encore belle, quoiqu'elle ne fût plus jeune. Ses traits, altérés par

l'émotion qu'elle venait d'éprouver, étaient empreints d'un grand caractère de noblesse et de fierté, tandis que ses yeux bleu-clairs et ses cheveux blonds dénonçaient la femme du nord, dans toute l'aristocratie des races princières.

Penchée vers son fils, au front duquel ses lèvres étaient collées, elle révélait dans cette attitude une taille riche encore et un pied d'une élégance remarquable.

Le jeune homme rouvrit les yeux comme l'avait dit Danton, et la mère et le fils échangeaient un de ces regards, dans lesquels sont enfermés une immense quantité de grâces à la providence, un remerciement infini à Dieu.

Puis, en peu de mots, Christian, sans dire d'où il venait ni comment il se trouvait là, raconta à sa mère comment il avait été blessé, comment il avait demandé, en sa qualité de page de monseigneur le comte d'Artois, d'être conduit aux écuries du Prince, comment Danton, qu'il désignait du doigt, ignorant comment il pouvait le nommer, avait le commandement du cortège, comment il avait trouvé le docteur des écuries, comment celui-ci l'avait défendu contre ses deux collègues, qui voulaient absolument lui couper la jambe, et comment enfin les soins et les attentions du médecin avaient, autant qu'il était possible, adouci les douleurs inséparables d'une première blessure.

Et, tout en faisant ce récit, le jeune homme cherchait des yeux Marat, de plus en plus renfoncé dans l'ombre de l'appartement.

Après avoir exprimé son amour à son fils, la mère de Christian avait besoin d'exprimer sa reconnaissance à son sauveur.

— Mais où est donc ce savant et généreux docteur? demanda-t-elle en interrogeant la chambre et en fixant son regard sur Danton, comme pour le prier de la guider dans la recherche du chirurgien, comme il l'avait guidée dans la recherche de la maison.

Danton prit un flambeau, et s'avançant vers l'angle du fond duquel Marat avait assisté à toute cette scène:

— Le voici, madame, dit-il en riant, ne le jugez ni par le costume ni par la mine, mais par le service qu'il vous a rendu.

Et en même temps il éclaira d'une même lueur le visage de Marat et de la mère de Christian, qui échangeaient, l'une un regard de reconnaissance, l'autre presque un regard de terreur.

A peine ces deux regards se furent-ils croisés, que Danton comprit qu'il se passait quelque